

# Les bâtisseurs creusois au

## Après le sinistre

La stupeur passée, l'incendie de Notre-Dame éteint, vient le temps de la reconstruction. La Creuse, terre de maçons et de bâtisseurs, est riche d'hommes de l'art. Nous les avons interrogés pour avoir leur vision de ce drame patrimonial et du chantier à venir.

Éric Donzé

« Je suis effondré », confie Nicolas Chevalier, l'Architecte des bâtiments de France pour la Creuse, encore sous l'émotion d'avoir vu, en direct, Notre-Dame brûler.

Cette charpente consumée qu'il avait vue de près. « C'était en 2011, nous avions visité les combles avec l'Architecte en chef chargé des travaux. J'ai vu cette fameuse "forêt" d'arbres millénaires qui composait cette impressionnante charpente ».

### « Et si ça m'était arrivé ! »

Pascal Martinet, patron d'une PME de charpente à Azerables, lui, a mal dormi dans la nuit de lundi à mardi : « Bien sûr qu'on y pense ! On travaille en ce moment sur la couverture de l'église de Bénévent-l'Abbaye. Et si c'était un de mes salariés qui causait ce genre d'accident ! Certes, l'ampleur serait différente, mais ce serait une catastrophe pour nous. J'ai beaucoup pensé aux salariés qui ont été interrogés à Paris. Ce doit être terrible pour eux ». Il n'y a jamais eu d'incendie sur les chantiers de cette société. Pascal Martinet touche du bois pour que ça dure.

« Ce n'est pas qu'un monument qui a brûlé, analyse de son côté Franck Tempéreau, coordonnateur de l'apprentissage au lycée des métiers du bâtiment de Felletin, c'est une bibliothèque qui est partie en fumée, avec ses savoir-faire ancestraux, ces gestes inscrits dans le bois et la pierre. Pourtant, ça a beau avoir brûlé, ce n'est pas perdu pour autant. Ces gestes, notre pays a su les con-

server et nous les enseignons toujours. C'est un bel héritage français, la noblesse de nos métiers : la culture du trait, par exemple, c'est-à-dire la capacité à dessiner les charpentes avant de les réaliser a été conservée quand d'autres pays, l'ont perdue. On a tous les relevés de Notre-Dame, on peut tout refaire à l'identique ».

### « Ça peut chiffrer à un ou deux milliards d'euros »

Car, pour tous il ne fait aucun doute que la cathédrale de Paris sera relevée. Le tout est de savoir comment, quand et pour combien. « Ce type de chantier, c'est au moins pour dix ans », prévient Jean-Marie Sachet qui, de 1970 à 1994, tenaient les rênes d'une entreprise spécialisée dans la rénovation du patrimoine (revendue à Eiffage).

On lui demande une estimation : « cher, très cher, je ne sais pas précisément ce qui est détruit et ce qu'il faudra refaire, mais ça peut chiffrer à un ou deux milliards d'euros ».

L'ABF Nicolas Chevalier, à entendre les premières annonces de dons et d'appel à souscription, ne doute pas « que le problème financier sera réglé facilement. Le débat sur ce qu'on doit faire sera plus compliqué, notamment sur le plan déontologique ».

Déontologie ? « Oui, il faudra trancher : refait-on à l'identique, ou autrement ? Reconstitue-t-on ce que Viollet-le-Duc a rajouté au XIX<sup>e</sup> ou revient-on au bâtiment du XIII<sup>e</sup> ? Choisit-on de revenir à l'authentique ou à du plus sécurisé ? » L'histoire a déjà eu à trancher. Ainsi, pour la

reconstruction de la cathédrale de Reims, détruite par les bombardements allemands entre 1914 et 1918. C'est le béton qui a été choisi, pas le bois, pour refaire la couverture. Dans la cathédrale de Limoges, une partie de la charpente est en bois, l'autre en métal suite à des rénovations. Et une paroi coupe-feu sépare les deux.

« Je sais que ce débat va s'ouvrir et je regretterai beaucoup qu'on ne revienne pas au bois pour Notre-Dame, prévient Franck Tempéreau. Je ne plaide pas pour un retour au passé, on peut même intégrer beaucoup d'innovation dans l'ancien, avec un mix bois/métal, du lamellé-collé de grande portée... On peut trouver des solutions autres que le béton ».

### L'impossible identique

« De toute façon, le retour à l'identique est impossible, prévient l'Architecte des bâtiments de France creusois. Les arbres qui composaient cette charpente étaient d'une taille démesurée et avaient été prélevés dans des forêts primaires qui existaient encore au XIII<sup>e</sup> siècle et ont disparu depuis ».

Des solutions qui seront apportées par des hommes de l'art, et dans le lot, des Creusois : « vu notre histoire, rappelle Franck Tempéreau, il est imaginable que des Creusois n'aient pas participé à la construction de Notre-Dame. Et j'espère déjà que d'autres Creusois vont s'inscrire dans sa reconstruction ».

Le Lycée des métiers du bâtiment, depuis plus de 100 ans, forme des tailleurs de pierre, des charpentiers et des couvreurs qui devraient être de ce long chantier qui s'annonce. « La région Nouvelle-Aquitaine, qui a déjà manifesté sa volonté de soutenir la Ville de Paris (lire page 4), veut faire du LMB un fleuron français des bâtisseurs de demain, rappelle Franck Tempéreau. Il est à parier que des jeunes qui vont être formés ici, venus de toute la France, se retrouveront un jour sur le chantier de Notre-Dame ».



LA FLÈCHE. Reconstituera-t-on la flèche de Viollet-le-Duc ? C'est un des débats déontologiques qui ne va pas tarder à animer le monde du patrimoine. PHOTO : AFP

## Départ de feu, quand les flammes couvent sous les charpentes

« Du chêne de mille ans, ça a beau être sec, ça ne brûle pas comme ça. Vous pouvez me croire », assure Pascal Martinet, charpentier d'Azerables qui en connaît un bout sur la question.

Une allumette jetée dans les combles de Notre-Dame n'aurait pas pu causer un tel sinistre. « Il a fallu une source de chaleur importante ». Tous nos interlocuteurs ont pensé à un défaut électrique, au boîtier qui prend feu, à l'appareil électrique qui surchauffe à proximité d'un matériau qui aura servi d'étoupe, poussière ou sciure.

D'ailleurs, quel est le niveau de formation contre les incen-



BRANDON. Il faut plus qu'une étincelle pour détruire Notre-Dame. PHOTO AFP

dies dans ces métiers ? « En vérité, précise Franck Tempéreau,

coordonnateur pédagogique au LMB de Felletin, il n'y a pas de

formation spécifique au risque d'incendie, mais des cours sur la sécurité en général. Assez poussés d'ailleurs, mais orientés sur les risques les plus fréquents : prévention des chutes, des risques électriques, avec les outils coupants... »

De son côté, l'Architecte des bâtiments de France rappelle qu'il y a des règles assez strictes sur les chantiers des monuments historiques « notamment sur la vétusté des réseaux électriques qui est à l'origine de beaucoup d'incident. En outre, on demande des permis feu délivrés par la Conservation régionale des monuments historiques pour tout ce qui est outil

de ce genre : soudure, chalumeau, décapage... »

Des permis feu ? Un entrepreneur que nous avons contacté nous confie qu'ils sont rarement réclamés : « Ça dépend pour qui on travaille. Ainsi, j'ai fait des chantiers sur les bâtiments de la SNCF et à chaque fois qu'on voulait souder, on ne réclamait un permis feu, obligatoire pour les assurances en cas d'incident. Sur les monuments historiques où j'ai travaillé, on ne me l'a jamais demandé ».

Mais suite à l'incendie de Notre-Dame de Paris, il ne serait pas surprenant de voir les règles se durcir sur les risques incendie. ■

## Notre-Dame de Paris

# chevet du coeur de Paris



## Des vestiges de Notre-Dame de Paris auraient pris place à Évaux-les-Bains

**L'incendie de Notre-Dame de Paris est une catastrophe nationale. Cette cathédrale connue dans le monde entier s'en relèvera, bien sûr. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors en très mauvais état, elle avait été restaurée par l'architecte Viollet-le-Duc.**

Certains éléments anciens s'étaient retrouvés sur les murs d'une maison à Évaux-les-Bains. En septembre 2010, lors des « Journées du Patrimoine », Anne-Marie Behague, présidente de l'association « Évaux et son patrimoine », avait fait visiter ce lieu insolite habituellement fermé au public, satisfaisant la curiosité de plusieurs centaines de personnes.

**Un abbé creusois de Notre-Dame qui a récupéré des statues à l'époque des rénovations de Viollet-le-Duc**

Si, côté rue, cette maison ne se distingue guère des autres, exceptée une statue ornant la façade, elle offre côté jardin une tout autre physionomie, avec un assemblage de fragments de statues et motifs religieux, mélange d'art brut et de surréalisme. Appelée la « Maison des saints » elle est l'œuvre de l'abbé Anselme Simonet (1810-1887), issu d'une famille évahonienne de vieille souche, les Peny.

Son grand-père, Barthélémy, était maçon et aubergiste à Évaux. Anselme Simonet exerça pendant quarante-deux ans son ministère à Notre-Dame de Paris. Revenant périodiquement à Évaux, il acquit en 1863 une maison contiguë à celle de son oncle, la fit agrandir et décorer le pignon côté jardin d'éléments statuaires qui lui valent son nom de « Maison des saints ».

Ces éléments, bien qu'une incertitude demeure, proviendraient de Notre-Dame de Paris : l'abbé Simonet les aurait récupérés lors de la restauration de la cathédrale par les architectes Eugène Viollet-le-Duc et J.-B. Lassus, de 1845 à 1864.

### Massacré par les révolutionnaires

L'édifice portait alors les stigmates de la Révolution, les statues du portail Sainte-Anne (vers 1150), du portail central (1210-1220), du portail du Couronnement de la Vierge (1210-1220), du portail sud (après 1258) ainsi que celles de la galerie des Rois de Juda (120-1230) et du flanc nord (avant 1258) ayant été jetées bas sur l'ordre de l'administration des Travaux publics du département de Paris. Une tâche menée de décembre 1793 à septembre 1794 par un entrepreneur nommé Varin. Jetées du haut des échafaudages, les statues s'écrasaient sur le parvis. Celles qui résistaient à la chute étaient cassées à coups de masse et leurs débris disséminés dans la ville pour servir aux fondations des immeubles : plusieurs têtes des « Rois de Juda » furent retrouvées en 1977 sous les écuries d'un hôtel particulier au 20, rue de la Chaussée-d'Antin.

Les éléments visibles sur la « Maison des saints » - statues et têtes d'évêques, de saints et de saintes, de Christ, de Vierge, d'anges et d'angelots, de gargouilles, de diables... - présentent des similitudes avec ceux de Notre-Dame de Paris conservés au musée de Cluny.

Il est donc possible que Viollet-le-Duc ait remplacé par du « neuf » ce que la Révolution avait épargné, débris recueillis par l'abbé Simonet recueillant cette statuature pour sa thébaïde creusoise. Vendue par celui-ci en 1881, elle connut par la suite plusieurs propriétaires, dont une demoiselle Hélène Rouger, qui avait été au service d'Anselme Simonet. ■

## Ce Creusois parmi les constructeurs

**LE SAVIEZ-VOUS ?** En grattant sous la cendre, on trouve le nom d'un Creusois parmi les bâtisseurs de Notre-Dame de Paris. Et parmi les premiers ! Il s'agit d'Etienne de Bonneuil, souvent qualifié de « maçon parisien » mais qui était originaire de La Marche. D'où précisément en Creuse ? Nous n'avons pas réussi à la savoir, l'info n'est pas passée des grimoires à Internet. Etienne de Bonneuil avait pris la succession, autour de 1270, de Jehan de Chelles qui fut l'un des architectes de la cathédrale de Paris à partir de 1258. Mais notre Creusois bâtisseur est plus connu en Suède qu'en France. En effet, il quitta le chantier parisien pour aller bâtir la cathédrale d'Uppsala, siège religieux de la chrétienté scandinave.



**STATUES** « La Maison des saints » : un curieux assemblage d'éléments statuaires qui proviendrait de Notre-Dame de Paris. (Photo P. Colmar). Prêtre à Notre-Dame de Paris, l'abbé Simonet aurait récupéré des débris de statues pour décorer sa maison. PHOTO P. COLMAR